

Kundera l'exilé

Guy Scarpetta

Numéro 228, septembre–octobre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1945ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Scarpetta, G. (2009). Kundera l'exilé. *Spirale*, (228), 67–68.

Kundera l'exilé

par GUY SCARPETTA

À la fin du mois de mai 2009 se tenait à Brno, en Moravie, la ville natale de Milan Kundera, un colloque qui lui était consacré, à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire. Brno, à proximité de la frontière autrichienne, fut longtemps, sous l'Empire austro-hongrois, l'une des villes tchèques de la zone d'influence viennoise, désignée alors sous le nom de Brunn : le grand style baroque autrichien y a laissé une empreinte magnifique, Freud et Mahler avaient des attaches dans la région, Musil y fut étudiant à l'École Polytechnique. Ce fut, par ailleurs, la ville où Janacek a passé l'essentiel de sa vie.

L'universitaire responsable de ce colloque, venu me chercher à l'aéroport, me dit, en me montrant un paisible paysage de collines, où paissent des vaches : « Voilà le champ de bataille d'Austerlitz... » Je me mets à rêver : d'Austerlitz, cet événement majeur de l'épopée napoléonienne, il ne reste désormais rien, que des prés et des ruminants. En revanche, j'aurai l'occasion de m'en rendre compte, le souvenir de Musil et de Janacek est ici présent, vivant, entretenu avec ferveur. Autrement dit : l'Histoire passe, l'Art reste. Qui était empereur, déjà, sous Beethoven?... Plus tard, sans doute, on se demandera qui étaient les présidents des États-Unis, à l'époque de Philip Roth. Moi-même, j'avoue être incapable de dire qui dirigeait le Québec lorsque Hubert Aquin y écrivait ses chefs-d'œuvre...

Et puis, peu à peu, ma méditation devient plus amère, plus incertaine, plus kundérienne. Car faire le pari de cette primauté de l'art sur l'histoire, c'est peut-être se raccrocher à la plus grande illusion qui soit, celle qui concerne le jugement de la postérité. C'est croire que les générations à venir sauront forcément lire (ou apprécier la musique) mieux que nous. Or, rien n'est moins assuré. On peut imaginer

qu'un jour il ne restera rien de Musil, de Janacek, de Kundera ou d'Aquin — que le vague souvenir de leurs noms, associé à quelques stéréotypes kitsch...

• • •

Il me revient de prononcer l'intervention inaugurale de ce colloque. Je commence, un peu par provocation, par remercier l'Université Masaryk de Brno d'avoir pris l'initiative d'honorer, par une telle manifestation, l'un des plus grands écrivains français vivants. Réactions diverses, dans la salle... Je me permets donc d'insister : si Kundera doit être considéré comme un écri-

nesque, à retraduire lui-même directement en français tous ses anciens romans écrits en tchèque, jusqu'à ce que cette version française puisse acquérir, selon la formule qu'il a tenu à faire figurer dans ses livres, « *la même valeur d'authenticité que le texte tchèque original* ». Autant dire qu'il s'agissait, pour lui, d'un parti pris fondamental, visant désormais à le faire classer dans le rayon « littérature française » des librairies et, le cas échéant, à lui permettre d'être étudié dans les sections de littérature française des universités, et non plus dans les départements de « littérature slave ». J'ajoute, ce jour-là, à Brno, qu'il serait absurde de

n'avoir pas partagé le combat des dissidents, ni participé à la liquidation du régime communiste : en somme, ceux-là reprochent à Kundera de n'être pas Vaclav Havel... Il s'en trouve même manifestement, parmi eux, pour avoir applaudi à l'odieuse campagne de calomnie, totalement infondée, qui a déferlé à l'automne dernier contre l'auteur de *La plaisanterie* — cette campagne qui, au fond, ne prouvait qu'une seule chose : c'est qu'il y a certaines officines, aujourd'hui, dans les pays ex-communistes, qui n'ont pas seulement hérité des dossiers de l'ancienne police politique, mais aussi de ses méthodes... Mais pour d'autres, ici, à Prague ou à Brno, le sentiment dominant envers Kundera tiendrait plutôt du dépit amoureux : ils sont amers devant sa décision de ne pas revenir « au pays » après l'écroulement du communisme, et quelque peu frustrés du fait que plusieurs de ses livres français ne soient pas même traduits en tchèque. C'est là-dessus qu'on m'interroge, en priorité, lors d'entretiens qui me sont demandés pour la radio ou la télévision locales. Il me semble, dis-je, que c'est en France que Kundera a acquis l'audience et le statut qui sont les siens aujourd'hui, et qu'il n'est pas ingrat ; qu'il dispose en outre à Paris d'une précieuse indépendance envers tous les pouvoirs, dont il ne jouirait pas forcément dans le contexte de la République tchèque. Mais je retourne la question : l'important est sans doute moins de savoir ce que la France a apporté à Kundera, que d'apprécier ce que Kundera a apporté à la France. Cette ouverture, notamment, sur l'importance, dans la modernité, de la culture et de la littérature d'Europe centrale (Musil, Broch, Gombrowicz, etc.) — que les Français, certes, n'ignoraient pas complètement, mais dont il a considérablement contribué à réévaluer la portée : cette « modernité anti-moderniste » dont les

Il s'en trouve même manifestement, parmi eux, pour avoir applaudi à l'odieuse campagne de calomnie, totalement infondée, qui a déferlé à l'automne dernier contre l'auteur de La Plaisanterie — cette campagne qui, au fond, ne prouvait qu'une seule chose : c'est qu'il y a certaines officines, aujourd'hui, dans les pays ex-communistes, qui n'ont pas seulement hérité des dossiers de l'ancienne police politique, mais aussi de ses méthodes...

vain français, ce n'est pas seulement parce que l'un des tout premiers actes de François Mitterrand, quelques jours après son élection à la présidence, en 1981, fut de lui accorder officiellement la nationalité française (en même temps, du reste, qu'à Julio Cortazar). Ce n'est pas seulement parce que les derniers livres de Kundera sont écrits directement en français, et que la France d'aujourd'hui, où il vit, est explicitement présente dans ses récits. C'est surtout parce qu'il a éprouvé le besoin de proprement sacrifier deux ans de sa vie, au détriment de sa création roma-

nier, dans l'œuvre de Kundera, l'importance de son origine tchèque, et de l'expérience qu'il a vécue dans son pays natal ; mais qu'il serait tout aussi absurde de le ramener et de le réduire à cela : Kundera, comme Beckett, Ionesco ou Cioran, est bien *devenu* un écrivain français à part entière...

• • •

Cela, d'évidence, n'est pas sans provoquer un certain embarras, dans sa « petite nation » d'origine. Quelques-uns, ici, lui font ouvertement grief d'avoir choisi l'exil, de

leçons, grâce à lui, sont plus que jamais vivantes...

• • •

Dans mon intervention au colloque, j'insiste sur le fait que si Kundera a toujours refusé d'être catalogué comme un écrivain « dissident », cela tient à des raisons esthétiques plus que politiques : parce que pour

transposées, que Kundera a repérées à l'Ouest, dans les romans écrits après son installation en France... D'où, sans doute, son peu d'empressement à adhérer à ce qui, dans son pays d'origine, a supplanté le communisme. Rien de très étonnant, en définitive, s'il ne s'est pas senti obligé de saluer avec enthousiasme la façon dont la dictature du spectacle a rem-

Gabriel Garcia Marquez me parler de la chute vertigineuse des chiffres de vente de leurs livres, en Europe centrale, après le passage du socialisme au capitalisme. Je pense que le thème principal du dernier roman de Kundera, *L'ignorance*, est justement celui du « retour impossible ». Dans ce roman, un personnage perçoit que s'il revenait au pays natal, devenu la République tchèque, après trente ans d'exil, ce sont trente ans de sa vie qu'on lui demanderait purement et simplement d'effacer. J'en viens à soupçonner que cela n'est pas complètement étranger à ce qu'a ressenti Kundera lui-même.

• • •

Je profite de ce séjour pour m'accorder, après la fin du colloque, avant de revenir à Paris, quelques jours à Prague, où je n'étais jamais venu. Éblouissement : cette « capitale magique de l'Europe », selon les mots d'André Breton, est très certainement, avec Venise, la plus belle ville d'Europe — mais d'une beauté hélas saccagée aujourd'hui (comme celle de Venise) par le tourisme de masse. Kafka, autrefois censuré par le pouvoir stalinien, est désormais devenu un omniprésent produit d'appel touristique — plusieurs musées ou sites lui sont consacrés, et l'on trouve son effigie sur toutes sortes de tee-shirts, de bibelots, de mugs, d'objets souvenirs, à satiété. Il est peu probable, au demeurant, que le nombre de gens qui ont réellement lu *La colonie pénitentiaire* ou *L'Amérique* ait pour autant sensiblement augmenté... Les plus beaux endroits de la ville (le Pont Charles, la rue Neruda, le quartier baroque de Mala Strana) sont envahis et défigurés par un encombrement de visiteurs d'une affligeante vulgarité et par la prolifération du pire kitsch touristique (avec, notamment, une surabondance de marionnettes particulièrement consternantes). Je finis par trouver refuge dans le sanctuaire de Lorette, chef-d'œuvre du baroque tardif, momentanément épargné par le déferlement... Je pense à Sabina, le personnage de *L'insoutenable légèreté de l'être*, qui avait fui le communisme moins pour des raisons politiques qu'à cause du kitsch, pour elle insupportable, qu'il

propageait. Eh bien, Sabina, le kitsch résultant de « l'accès à l'économie de marché » est probablement cent fois pire...

• • •

Le plus émouvant, pour moi, dans les marges de ce colloque de Brno, ce fut d'avoir eu l'opportunité de rencontrer certains anciens amis de Kundera, de sa génération, et qui comme lui ont joué un rôle actif dans le « Printemps de Prague » — cette tentative de démocratiser le système socialiste que l'intervention militaire soviétique d'août 1968 a anéantie. Je regarde ces visages de vieux lutteurs, aux cheveux blanchis, avec dans l'expression quelque chose d'à la fois inflexible et désabusé — et je suis saisi par l'évidente nostalgie qu'ils peuvent éprouver pour cette période, et par l'amertume, à peine nuancée d'ironie, qu'ils manifestent en évoquant leur situation actuelle. Car le paradoxe est celui-là : à l'époque de la « normalisation », quand leur nation fut brutalement soumise à la tutelle soviétique, ils furent, à l'instar de Kundera, persécutés. Et aujourd'hui, voici qu'ils sont devenus suspects, aux yeux de ceux, ultra-libéraux et pro-américains, qui dominent le pays, pour avoir entrepris, il y a une quarantaine d'années, de réformer le système socialiste de l'intérieur... Ils n'ont guère de doute, du reste, sur le fait que la campagne de diffamation lancée l'an dernier contre Kundera trouve là sa source : percevant bien qu'à travers lui, c'est l'un des derniers représentants du « Printemps de Prague » que l'on s'est efforcé de discréditer.

Ces anciens complices de Kundera, en tout cas, n'oublient pas que c'est l'intervention de celui-ci, en 1967, au congrès de l'Union des Écrivains, qui donna l'impulsion initiale (et la tonalité) du grand mouvement d'émancipation qui peu à peu, alors, s'est répandu dans toute la société civile. Et ils savent bien que Kundera persiste à trouver « superbe », selon son propre mot, ce moment précaire (et vite condamné) où un « socialisme à visage humain » tentait de s'inventer — moment dont il n'a en définitive rien renié. ●

... ce que quarante ans de régime communiste avaient échoué à réaliser (la destruction de la culture tchèque), il a suffi de quelques années de soumission aux règles du marché mondialisé pour y parvenir. Une incroyable effervescence culturelle s'était imposée dans la Tchécoslovaquie des années 60 ; le cinéma tchèque, en particulier, était alors l'un des meilleurs du monde, novateur, libre, insolent, caustique, drôle, insoumis — il n'en reste désormais plus rien.

lui l'art du roman n'a pas pour fonction d'illustrer des thèses préétablies ou de transmettre un message, mais à l'inverse de déstabiliser nos certitudes ; parce que le roman, selon sa conception, tend à explorer dans l'expérience humaine des zones de paradoxe, d'indécision, d'ambiguïté, qui échappent à tous les autres systèmes d'interprétation, notamment politiques. J'ajoute que la vision donnée des régimes communistes, dans ses premiers romans, ne se focalisait pas sur leurs aspects politiques ou économiques, mais plutôt sur les attitudes (subjectives tout aussi bien) que ces régimes généraient ou favorisaient : les illusions lyriques, la fusion dans l'exaltation collective, le rêve de transparence débouchant sur le cauchemar de la délation généralisée, l'aliénation au kitsch (au mensonge sentimental et idéalisant), la croyance aveugle dans le progrès, le culte corollaire de l'enfance, la falsification de la mémoire. Or, le plus significatif, c'est que ce sont exactement les mêmes tendances, simplement

placé celle de l'idéologie, dont la tyrannie des prétendues lois du marché s'est substituée à celle du Parti, et dont l'américanisation de la culture a succédé à sa russification imposée.

• • •

Une nuit, je me promène, seul, dans les rues de Brno. Je pense à cet extraordinaire passage de son dernier essai, *Une rencontre*, où il évoque le paradoxal bonheur de l'exil et sa fécondité insoupçonnée. Je pense à ceci : ce que quarante ans de régime communiste avaient échoué à réaliser (la destruction de la culture tchèque), il a suffi de quelques années de soumission aux règles du marché mondialisé pour y parvenir. Une incroyable effervescence culturelle s'était imposée dans la Tchécoslovaquie des années 1960 ; le cinéma tchèque, en particulier, était alors l'un des meilleurs du monde, novateur, libre, insolent, caustique, drôle, insoumis — il n'en reste désormais plus rien. Et je me souviens d'avoir entendu Carlos Fuentes et